70

LE QUINZE JANVIER,

OU

COMÉDIENS ET PARRAINS

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. MÉRY.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 15 JANVIER 1847.

> Louis XIV, pour fermer la bouche aux calomnies contre Molière, voulait être parrain de son enfant avec la duchesse d'Orléans, et couvrit le mariage du comédien de son manteau fleurdelisé.
> *Critiques et portraits littéraires*, par SAINTE-BEUVE, tome III, page 216.

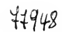


PARIS,

CHEZ GABRIEL ROUX, ÉDITEUR DES OEUVRES DE MÉRY,

LIBRAIRIE RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 25.

1847



Le 12 janvier, le directeur de l'Odéon, M. Bocage, me fit l'honneur de me demander une comédie en un acte et en vers, pour le 15, jour anniversaire de la naissance de Molière. Je lui répondis que j'irais lire, le lendemain à quatre heures, cette comédie aux acteurs désignés dans ma lettre.

Cette pièce a été composée et apprise en vingt-quatre heures; les acteurs l'ont admirablement jouée après deux répétitions.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOLIÈRE	MM. Clément Just.
DUPARC.	Mauzin.
BARON.	Delaunay.
CHAPELLE.	Gaspari.
UN GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI.	Roger.
CÉLIMÈNE	Mme Fernand.
Un Page.	



Domestiques, Pages, Valets, Peuple et Comédiens du roi.

La scène se passe à Paris, dans les appartements de Molière.

Paris. — Typographie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

LE QUINZE JANVIER,

OU

COMÉDIENS ET PARRAINS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAPELLE, DUPARC, BARON.

DUPARC.

A votre jugement, mes amis, j'en appelle.
N'est-ce pas, cher Baron, et toi, joyeux Chapelle,
Molière n'est-il pas un mortel fortuné ?

BARON.

Molière naquit pauvre, et tout lui fut donné,
Duparc ; un Dieu sourit au jour qui le vit naître.
Sorti d'un toit obscur, l'enfant se fit connaître
Par des éclairs d'esprit, et par le trait malin
Que décochait l'ardeur du jeune Poquelin.
Il monte de Scapin au vers du Misanthrope ;
Avec le dos mieux fait, il a le sel d'Esope,
Et quand un piédestal l'élève triomphant,
Sa femme devient muse, et lui donne un enfant.

DUPARC.

Oui, Baron. Et pourtant, l'espoir de sa famille,
L'héritier attendu, cet ange est une fille !
On n'obtient pas toujours ce qu'on peut envier.

CHAPELLE.

Mais, par bonheur, l'enfant vient le quinze janvier :
La mère a bien choisi le seul bouquet de fête
Qui pouvait compléter une joie imparfaite.

BARON.

Si notre ange console et guérit bien des maux,
Il doit passer d'abord par les fonts baptismaux ;
Et quoique sur nos fronts on ait mis l'anathème,

Google

Le théâtre païen n'exclut pas le baptême.
Or, j'argumente ainsi : de Molière demain
On baptise l'enfant ; donc il faut un parrain.

DUPARC.

Ce sera moi.

BARON.

Duparc, vous vous nommez trop vite.
Nous sommes trois ici, tous trois on nous invite ;
A cet insigne honneur nous avons tous des droits,
Le père doit choisir pour parrain un des trois.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; MOLIÈRE.

BARON.

Molière, choisissez, nous approuvons d'avance
Votre choix ; nous venons, grâce à la circonstance,
Vous offrir un parrain.

MOLIÈRE.

Mais, vous m'embarrassez...

DUPARC.

Nos droits sont inégaux, surtout intéressés.
Auprès de vous, j'ai vu la comédie éclore
A Montpellier, pays qu'un ciel d'azur colore ;
Auprès de vous, aux feux des rayons du Midi,
Ma bouche a bégayé les vers de *l'Étourdi*.
Le hardi Gros-René dédaignait toute règle,
Votre vol me guidait : aiglon je suivais l'aigle.
Et votre vieil acteur, quand cet enfant nous vient,
Peut dire avec espoir, Molière se souvient.

MOLIÈRE

Ce serait m'offenser que de ne pas le croire.
Donne ta main, Duparc. Oui, j'ai bonne mémoire,
Chacun le sait.

BARON.

Duparc se croit déjà vainqueur;
Mais Molière a pour tous la mémoire du cœur.

CHAPELLE.

Gros-René, mon ami, si c'est un privilége
Qu'un droit d'ancienneté, sur les bancs du collége
Le mien est établi ; ton brillant plaidoyer
Dans toute sa valeur prend soin de l'appuyer.

Tu poses avec art prémisses, conséquence,
Tu sais de Cicéron rajeunir l'éloquence,
Tu m'as bien défendu; mes titres seuls sont bons,
Et je puis du baptême acheter les bonbons.

MOLIÈRE.

Tirez-moi d'embarras, messieurs...

BARON.

Vos droits d'aînesse
Ne supprimeront pas mes titres de jeunesse.
Orphelin, au malheur on m'avait condamné :
Molière m'accueillit comme son fils aîné ;
Nourri dans sa maison, élevé sous son aile,
J'ai grandi, soutenu par sa voix paternelle.
Et l'on refuserait à Baron la douceur
De tenir une enfant dont il a fait ma sœur !

DUPARC.

Nous verrons.

CHAPELLE.

C'est bien dit : que Molière décide.

MOLIÈRE.

A vos prétentions mon amitié préside ;
Je vais faire à coup sûr deux jaloux.

DUPARC.

Je le crains.

MOLIÈRE

Que ne m'est-il permis de nommer trois parrains !

DUPARC.

Ou d'avoir trois enfants !

MOLIÈRE.

Aucun de vous n'abdique ?

DUPARC.

Aucun.

CHAPELLE.

Aucun.

BARON.

Aucun.

MOLIÈRE.

Alors, je vous indique
Un moyen assez bon, remède souverain,
De prendre trois amis, et d'en faire un parrain.

DUPARC.

Lequel ?

CHAPELLE.

Parle.

BARON.

Voyons.

MOLIÈRE.

Moyen de comédie.

DUPARC.

On n'en saurait trouver de meilleur, quoi qu'on die.

CHAPELLE.

En ce cas, nous rirons tous.

MOLIÈRE.

Écoutez-moi bien.
Vous m'avez tous fourni quelque peu de mon bien;
Vous êtes nés tous trois avec mes personnages:
Prenez encore un masque, et quittez vos visages;
A vos feux inspirés j'accorde un libre frein,
Et qui fera le mieux des trois sera parrain.

DUPARC.

Accepté.

(*Il sort.*)

BARON.

J'y souscris.

(*Il sort.*)

CHAPELLE.

Cependant l'avantage
N'est pas de mon côté dans ce joli partage.

MOLIÈRE.

Et depuis quand Chapelle a-t-il craint des rivaux?

CHAPELLE.

C'est bien! je vais m'apprendre à moi ce que je vaux.
(*A part à Molière.*) (*Fausse sortie.*)
Toujours triste, Molière...

MOLIÈRE.

Avec vous je m'oublie.

CHAPELLE, *bas.*

Ce soir, descends du haut de ta mélancolie,
Et viens te dérider à nos joyeux ébats,
Sombre contemplateur des plaisirs d'ici-bas.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

MOLIÈRE, *seul.*

Oui, suivons le conseil qu'il vient de me prescrire.
Il a raison, je veux essayer de sourire.
Paris est un théâtre où chacun est acteur,
Un théâtre qui n'a que moi pour spectateur;
Dans cette immense scène où la foule bourdonne,
Oh! qui me donnera la gaîté que je donne!

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

Moi.

MOLIÈRE.

Vous! Mais se peut-il? Dois-je en croire mes yeux!

CÉLIMÈNE.

Croyez-les: c'est souvent ce que l'on fait de mieux.

MOLIÈRE.

Vraiment, est-ce bien vous, ma belle Célimène?

CÉLIMÈNE.

Vous me reconnaissez?

MOLIÈRE.

Très-bien. Qui vous amène?

CÉLIMÈNE.

La vertu. J'ai quitté tous mes adorateurs.

MOLIÈRE.

Et vous avez gardé vos attraits séducteurs?

CÉLIMÈNE.

Oh! je n'ai rien perdu de tous mes avantages;
Mais ayant dévoré deux ou trois héritages,
Cinq fermiers généraux, un bon prince allemand,
J'ai cru devoir jouir de mon isolement.
J'adore maintenant l'existence secrète.
Aujourd'hui, si je sors de mon humble retraite,
C'est que tous vos enfants doivent se réunir
Pour célébrer ce jour de fête, et le bénir.
Au milieu de ce mois qui commence l'année,
Le deuil est aux jardins, toute fleur est fanée.
Que puis-je vous offrir de plus digne à présent
Qu'un vice corrigé?

MOLIÈRE.

C'est lo meilleur présent.
Ainsi, vous renoncez à la coquetterie?

CÉLIMÈNE.

Sans doute! il faut que j'aime, et que je me marie;
Et si ce bon Alceste était encor garçon,
Je l'épouserais bien sans faire de façon.
A force de me voir en coquette érigée
Dans vos vers, un beau jour je me suis corrigée.
Molière, gloire à vous! vous êtes mon vainqueur:
Je n'avais que l'esprit, vous me donnez le cœur.

MOLIÈRE.

J'en suis ravi: c'est là ma plus bello conquête.

CÉLIMÈNE.

J'ai perdu bien du temps au jeu de la coquette;
Mais on regagne tout, même le temps perdu,
Même l'amour d'Alceste, et son cœur qui m'est dû.

MOLIÈRE.

Vous l'aurez. Il achèvo un voyage en Europe:
Vous n'êtes plus coquette, il n'est plus misanthrope.

CÉLIMÈNE.

Ciel! que vois-je! Tartufe! Oh! laissez-moi sortir!

MOLIÈRE, *l'arrêtant.*

Oh! non, restez.

TARTUFE.

J'arrive avec mon repentir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; DUPARC-TARTUFE.

TARTUFE.

Souffrez quo devant vous, mon maître, je m'incline.
Laurent a pris ma haire avec ma discipline,
Et les a fait plongor droit, un de ces matins,
En traversant le bac, devant les Théatins.
Sans être encor bien vieux, je me suis fait ermite.
Au faubourg Saint-Antoine, à l'extrême limite
Sur lo chemin désert qui mène à Saint-Mandé,
Je vis en agronome, et me suis amendé!
J'ai deux enfants; ma femme est à la fleur de l'âge;
Le ministro m'a fait bailli de mon village;
Je suis l'ami d'Orgon, il m'a tout pardonné.
Je fonde un hôpital chez moi. J'ai couronné

Digitized by Google

Uno rosière ; et comme elle était indigento,
Elle a reçu de moi mille livres de rente.
Le *Mercure galant* imprimera demain
Une bonne satire écrite de ma main
Contre l'hypocrisie ; et si Barbin m'en donne
Cent louis, je les prends et je les abandonne
Au premier écrivain, confident de Clio,
Qui voudra publier *Tartufe* in-folio.

CÉLIMÈNE.

Ah ! c'est très-bien, monsieur ; do vous je suis ravie.
Un masque est bien pesant à porter dans la vio.
La comédie est bonne, et sa mordante voix
Sait corriger los mœurs, en riant.

MOLIÈRE.

Quelquefois.

TARTUFE.

Madame, permettez qu'ici je vous admire...

CÉLIMÈNE.

Ah ! mon Dieu, n'allez pas me prendre pour Elmire !
L'habitudo souvent nous ramèno au passé,
Et je tiens à vous voir un peu plus loin placé.
(*Duparc sort.*)

SCÈNE VI.

BARON-DON JUAN, MOLIÈRE, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

J'ai des imitateurs : pour votre fête, il semble
Que nous avons voulu nous corriger ensemble,
Et que chacun de nous, de remords combattu,
A signé co matin un pacte de vertu.
Ah ! que je voudrais voir au bout de la séric,
Don Juan, noble héros de la galanterie.
Mais son âme, aux enfers, un beau jour s'envola
Avant le repentir... Ah ! mon Dieu, le voilà !

DON JUAN.

La foudre a fait long feu sur le bord de ma trappe.
Vous mo voyez, je suis vivant, et jo m'échappe
Des griffes do Satan, avec certaine odeur
De soufré, que je dois au pauvro commandeur.
Oui, pour vivre en Don Juan, il faudrait sur la terre
Inventer le secours d'un bon paratonnerre.
C'est impossible. Alors il faut se convertir :
Mieux vivre est le secret de bien se repentir.

J'ai déjà parcouru trente villes d'Espagne,
Sans choisir, pour une heure au moins, une compagne.
Que de femmes déjà, depuis mon accident,
M'ont regardé de loin avec un œil ardent !
Et moi, m'enveloppant d'une pudeur tigresse,
J'ai franchi vingt sérails sans choisir de maîtresse.
Et j'en pourrais compter peut-être jusqu'à six,
Plus belles que Vénus, dite de Médicis.
Bien plus ! au fond d'un bois, à la tiède pelouse,
Je viens de voir courir une vierge andalouse,
Blanche comme un jasmin, et dansant à ravir
L'agile fandango, fils du Guadalquivir.
Elle a mis à mes pieds castagnettes, mantille,
Et son rang qui la fit comtesse de Castille,
Pour m'épouser un peu, pour m'aimer un instant.
Arrière, ma danseuse ! ai-je dit en partant.
Et puis, dans un village, au fond des Pyrénées,
Pays des longs amours et des doux hyménées,
Ayant vu, sous de vieux et rustiques habits,
Une jeune bergère, avec quatre brebis,
J'ai couru chez son père, et devant sa famille
J'ai demandé la main de l'innocente fille;
Et ravi d'échapper aux griffes du démon,
Je vais à ma Baucis donner un Philémon.

CÉLIMÈNE.

Encore un !

MOLIÈRE.

Croyez-moi, mon adorable amie,
La vertu, dans ce siècle, a son épidémie;
Et si la mode vient, aux fêtes de Longchamps,
De vivre vertueux, il n'est plus de méchants.

DON JUAN.

Madame, il fut un temps où ma brûlante flamme
Aurait mis à vos pieds ma fortune et mon âme....

CÉLIMÈNE.

C'est bon, monsieur Don Juan, tenez-vous à l'écart,
Vous n'êtes pas encore innocent du regard.
Mais quel est donc ce bruit.... C'est, si je ne me trompe,
L'empereur de Siam, qui vient avec sa pompe,
Ou le Grand Turc, suivi de son premier vizir;
De mon temps, j'aurais eu, certes, de quoi choisir !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; DUPARC-HARPAGON.

L'Avare, suivi et précédé de pages. Il dépose en entrant un magnifique manteau et montre son ancien costume de l'Avare.

CÉLIMÈNE.

C'est Harpagon! c'est lui! je crois le reconnaître.

HARPAGON, *à ses pages.*

Jetez un million en or par la fenêtre.
C'est peu, mais cela doit contenter les passants.
Qu'ils s'enrichissent tous! tant pis pour les absents!
Molière, tu le vois, tes leçons de sagesse
Ont fait du vieux avare un homme de largesse.
Il faut voir ma maison : c'est un vaste palais
Où rôde nuit et jour un monde de valets
Et de femmes de chambre en déesses vêtues.
Puget et Coysevox m'ont fait trente statues
Pour mon jardin de ville et ma maison d'été:
Pour les payer, un roi se serait endetté.
Cent toiles de Rubens couvrent mes galeries;
Un escadron anglais peuple mes écuries;
Ma somptueuse table, où chacun peut s'asseoir,
S'ouvre de grand matin, et se ferme le soir.
J'ai marié ma fille au doge de Venise.
Pour elle, il se ruine, et moi je l'indemnise,
En lui restituant, sur mémoire d'expert,
Sa fortune en sequins, chaque fois qu'il la perd.
Maintenant je veux faire à ma ville natale
Des dons dignes du rang de notre capitale.
Le Pont-Neuf est trop vieux, je vais le rajeunir
A mes frais: les passants daigneront me bénir;
Et je ferai pour eux bâtir une fontaine,
Entre le quai du Louvre et la Samaritaine,
Où le vin doit couler comme chez le marchand;
Et le peuple gratis pourra boire en marchant.
Bref, je veux, à ma mort, ne trouver dans ma bourse
Qu'un écu, pour payer une dernière course
A mon tombeau. Tout homme aujourd'hui sait très-bien
Qu'après la mort, l'argent ne nous sert plus à rien.
Oui, je ne sais comment gaspiller ma fortune:
L'aspect d'un million en lingots m'importune,
Je le fais fondre, et mettre en pièces de six francs.

Et je le distribue aux orphelins souffrants,
Aux pères de famille emprisonnés pour dettes,
Aux pauvres enfants nés dans les branches cadettes.
L'autre soir, traversant le bois de Saint-Germain,
L'œil ouvert au péril, et l'épée à la main,
J'aperçus un passant, soupçonné de détresse;
Mon pas prit aussitôt une allure traîtresse,
J'agitai mon épée, et d'un air menaçant,
Je donnai, malgré lui, ma bourse à ce passant.

CÉLIMÈNE.

Cette conversion est celle qui m'intrigue
Le plus. Maître Harpagon est un enfant prodigue!
Approchez-vous; et puis, s'il vous reste un moment,
Placez-moi dans un coin de votre testament.
Molière, pour fêter le jour de ta naissance,
Ils se sont convertis, tous par reconnaissance.
Hélas! un excepté!... Pourquoi le plus fameux,
Mon Alceste, n'est-il pas converti comme eux?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; CHAPELLE-ALCESTE.

ALCESTE.

Le monde est bien meilleur qu'on ne se l'imagine;
Il s'est fort corrigé depuis son origine;
Et même en avançant, il gagne à chaque pas
Des vertus qu'au début il ne possédait pas.
Je viens, en amateur, de parcourir l'Europe.
Misanthrope parti, je reviens philanthrope.
Je n'ai pas vu de frère égorgeant un Abel;
De maçons élevant une tour de Babel;
D'Attila ravageur, ou de tyran auguste,
Comme Claude, Néron, Caligula, Procuste;
De monarque affamé dévorant son voisin;
De cité disparue au souffle sarrasin;
D'empire évanoui sous le pied d'un sauvage,
Et de peuples vaincus menés en esclavage.
J'ai vu quelques méchants, tout pays a les siens;
Mais en les comparant à ceux des jours anciens,
Je les ai reconnus si bons de caractère,
Que l'âge d'or paraît rétabli sur la terre,
Et qu'en les embrassant je leur ai bien promis
De les compter au rang de mes meilleurs amis.

Digitized by Google

CÉLIMÈNE.

Vous êtes corrigé; j'en suis bien aise; et comme
Alceste a pour toujours dépouillé le vieil homme,
Ses vieux amis, et moi, nous serons tous ravis
Sur un nouveau sonnet de savoir son avis.

ALCESTE.

J'adore les sonnets; Despréaux, qui les aime,
Soutenait chez Barbin qu'ils valent un poëme.

CÉLIMÈNE.

J'improvisais ces vers, comme midi sonnait.

ALCESTE.

Ah! le temps fait beaucoup à l'affaire!

CÉLIMÈNE.

Sonnet.

Une Coquette à un Misanthrope.

Aux pieds d'une beauté lorsque l'amour t'amène,
La haine sur ta bouche arrive à tout moment,
Et la galanterie est un joyeux domaine,
Où le sourire seul embellit un amant.

Contre le genre humain ta rage se démène,
Alors renferme-toi dans ton isolement,
Et si le Misanthrope adore Célimène,
Ne sors de ton exil qu'avec un air charmant.

A force de redire à l'oreille des femmes,
Que tous les cœurs sont vils et les hommes infâmes,
Même de ton amour on doit être alarmé.

Tu ne vois que le mal dans le siècle où nous sommes;
Tu prodigues le fiel, tu détestes les hommes,
Mais ne t'étonnes point, si tu n'es pas aimé.

ALCESTE.

L'excès de la vertu dégénère en folie;
Avec tous les sonnets je me réconcilie;
Le votre est bon, madame, et dans le goût ancien,
Et je couronnerais Oronte pour le sien.

CÉLIMÈNE

Ah! mon étonnement passe mes espérances!

MOLIÈRE.

Ne vous fiez pas trop, madame, aux apparences.
Ces messieurs sont acteurs, ils font valoir leurs droits.
Vous en avez compté quatre, ils ne sont que trois.

(*Prenant la main de Duparc.*)
Je proclame Duparc vainqueur dans cette arène.
Vous serez le parrain, choisissez la marraine.

BARON, *s'animant tout de suite.*

Je veux en appeler, moi, de ce jugement,
Et porter de ce pas l'affaire au parlement!
C'est pour demain, il faut qu'on me juge sur l'heure.
Mon idée, à coup sûr, Molière, est la meilleure.
Mon Dieu! le séducteur de la femme d'Orgon,
Tartufe le dévot, doublé par Harpagon,
Peuvent facilement se convertir! Je pense
Que Duparc n'a point droit à quelque récompense.
Beau miracle! Tartufe, homme d'esprit, comprend
Qu'il doit congédier son éternel Laurent,
Et qu'après certains tours de métier, il est sage
De déposer un masque, et montrer son visage.
L'avare aussi peut bien reconnaître un beau jour
Que l'amour de l'argent est un stérile amour;
Qu'un trésor enfoui n'a jamais la puissance
D'un liard échangé contre une jouissance,
Et qu'il faut être fou pour garder tout entier
Son or, pour les plaisirs d'un stupide héritier!
Mais Don Juan, corrigé! Don Juan, c'est autre chose!
Papillon qui choisit une fleur, et s'y pose;
Et qui se fait constant, et traite avec dédain
Toutes les royautés, sultanes d'un jardin!
Voilà le vrai miracle, et c'est moi qui l'invente!
Oui, Tartufe, Harpagon, Scapin, femme savante,
Peuvent voir arriver l'heure où l'on se repent;
Moi seul j'aurais dû vivre et mourir en trompant!

CHAPELLE.

Baron, vous connaissez mal votre personnage.
Don Juan peut bien changer en avançant en âge;
Et quand les cheveux gris arrivent, il faut bien
Se corriger. Le rôle est différent du mien.
Plus Alceste vieillit, et moins il se corrige:
Le monde est pour lui seul un fléau, tout l'afflige.
Il ne peut lui donner un coup d'œil, sans y voir
Le talent méconnu, l'intrigue se mouvoir;
A chaque pas qu'il fait, en son pèlerinage,
Dans sa misanthropie il descend davantage.
Les hommes lui font peur; et quand il devient vieux
Il les déteste plus, car il les connaît mieux.

DUPARC.

Messieurs, arrangez-vous.

CÉLIMÈNE.

Adressez-vous au maître.

MOLIÈRE.

Messieurs, je dois tenir ce que j'ai dû promettre.

BARON.

Eh bien, moi, je proteste, et me nomme vainqueur.

DUPARC, *à Célimène.*

M'acceptez-vous, madame ?

CÉLIMÈNE.

Oh ! moi ! de tout mon cœur.

DUPARC.

Commère, maintenant que l'épreuve est finie,
Allons nous préparer pour la cérémonie.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; UN GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, *suivi de domestiques portant des corbeilles recouvertes de drap d'or ;* UN PAGE.

LE PAGE, *annonçant.*

Un message du roi.

DUPARC.

Célimène, sortons ;
Car le baptême passe avant le roi.

CÉLIMÈNE.

Restons.

LE GENTILHOMME.

Nous vivons sous un prince ami du grand poëte.
Molière, votre roi s'associe à la fête,
Il sera le parrain de l'enfant nouveau-né.

DUPARC, *à part.*

Quel concurrent pour moi !

BARON, *à part.*

Le voilà consterné !...

LE GENTILHOMME, *faisant déployer le manteau royal.*

Il veut que votre enfant puisse grandir à l'ombre
De ce manteau de pourpre aux fleurs de lis sans nombre.
A ses comédiens Sa Majesté fait don
Du buste de Molière, œuvre de Girardon.

La scène change. Le buste de Molière est placé sur un piédestal.

MOLIÈRE.

Le roi seul me soutient dans mon pénible ouvrage,
Récompense ma vie, et me fait mon courage.
L'éclat de son soleil sur mon théâtre a lui,
Et j'aurais succombé dans ma route, sans lui.

LE GENTILHOMME.

Oui, la royale main qui sait défendre un trône,
A voulu d'un fleuron enrichir ta couronne.
Je te l'apporte. Et vous, ses amis, ses soutiens,
Unissez, en ce jour, vos hommages aux miens.

DUPARC.

Nous avons fait tous trois une chose hardie.
L'avaro corrigé joue une comédie,
Le tartufe est toujours tartufe malgré lui ;
Et les hommes seront ce qu'ils sont aujourd'hui.
La pauvre humanité, cette grande écolière,
Aura toujours besoin des leçons de Molière.

BARON.

Tant que les fils liront l'histoire des aïeux,
Molière et ses écrits passeront sous leurs yeux.
Oui, la grande cité doit, par reconnaissance,
De son fils immortel célébrer la naissance,
Culte saint, que l'année, en achevant son cours,
Lègue à celle qui vient, et léguera toujours.
Molière a réuni dans son vaste domaine
Tous les vices, enfants de la naturo humaine,
Et son œuvre comique, admirable faisceau,
A du peintre moral épuisé le pinceau :
Sous son regard, le cœur de l'homme est diaphane ;
Le faux dévot qui prie avec un but profane,
L'avare, le trompeur, le fourbe, l'intrigant,
Le vice subalterne, et lo vice élégant,
En noble poésie, en prose familière,
Ont pris un corps vivant sous la main de Molière.
Et comme ces portraits toujours ressembleront,
Sous des noms différents, aux hommes qui viendront,
L'âge futur pourra, comme à l'âge où nous sommes,
Aux modèles du maître associer des hommes,
Et bénir avec nous le poëte immortel
Dont la plume est un sceptre, et le trône un autel.

FIN.

77948

Digitized by Google